

Réflexions sur le Bois de la Croix

Georges Kazan

Co-directeur, Relics Cluster de l'Université d'Oxford (Keble ASC), et Attaché scientifique à l'Université de Turku

Depuis sa découverte au IV^e siècle, le Bois de la Croix a toujours été la relique la plus vénérée du christianisme. À la Réforme, des théologiens protestants ont mis en doute l'authenticité de cette relique, cherchant à nier l'autorité de l'Église Catholique.¹ Cela provoqua un bon nombre d'études scientifiques de la part de savants catholiques, qui ont essayé, avec les moyens alors disponibles, d'énumérer les reliques principales de la Croix, d'examiner l'antiquité de leurs lieux de culte, d'analyser les espèces de bois et de calculer le volume intégral de la Croix.² Ces études scientifiques du Bois de la Croix ont tenté de distinguer les faits historiques des traditions pieuses et ont découvert des arguments en faveur de l'authenticité de ces reliques. Leurs auteurs ont pu compter sur l'encouragement du Saint-Siège.³

La science a fort évolué ces dernières décennies. Aujourd'hui de nouvelles analyses ont été développées qui nous permettent, pour la première fois, d'explorer les origines des plus anciennes reliques du Bois de la Croix, et de mieux comprendre leur histoire. Notre approche doit bien entendu tenir compte de la sensibilité religieuse des églises et de la politique des musées auxquels appartiennent ces objets sacrés, afin d'obtenir leur accord voire leur collaboration. L'authenticité de ces reliques reste du domaine de la foi.

Il est maintenant possible d'établir l'origine et l'âge des reliques du Saint Bois. Nous pensons qu'il est entièrement probable qu'un certain nombre de ces reliques remontent au temps du Christ. Si les analyses scientifiques montrent que la chronologie d'une relique remonte aux débuts de l'ère chrétienne, cela ajoute un appui scientifique à des traditions anciennes. En tout cas, il semble nécessaire de mettre à jour les recherches à propos de cette relique par excellence pour approfondir notre compréhension de son culte.

¹ Nous remercions Philippe George, qui a bien voulu relire cet article avant sa parution en français dans le *Bulletin trimestriel du Trésor de la Cathédrale de Liège* (<https://www.tresordeliège.be/publications/>).

J. Calvin, *Traité des reliques* (Genève, 1599, éd. P. de la Rivière), p. 22, compare la quantité totale de reliques du Bois avec la charge d'un grand navire; H. Kipping, *Liber singularis de cruce et cruciariis* (Brème, 1671, éd. J. Köhler), p. 232, prétend que cette quantité serait suffisante pour 300 crucifiés.

² Par exemple : J. Gretser, *De Sancta Cruce* (3 vols, Ingolstadt 1598, 1605, 1616); C. Rohault de Fleury, *Mémoire sur les instruments de la Passion* (Paris, 1870); A. Frolov, *La relique de la vraie Croix, recherches sur le développement d'un culte* (Paris, 1961); A. Frolov, *Les reliquaires de la Vraie Croix* (Paris, 1965).

³ Voir *Bref de notre S.P. le Pape, Pie IX, adressé à M. Ch. Rohault de Fleury*, reproduit dans sa préface.

En entamant pareille étude, il fut nécessaire d'examiner ce qu'il est possible de constater actuellement, suivant les sources et les études actuelles. Suite aux récits des Évangiles sur la Crucifixion, une tradition, qui date de la fin du IV^e siècle au plus tard, nous informe que le Bois de la Croix fut découvert à Jérusalem pendant la construction d'un ensemble de bâtiments chrétiens, sur les lieux de la Passion du Christ et de son ensevelissement. Ceux-ci comprenaient une basilique épiscopale, commencée vers 325 par l'empereur Constantin, consacrée le 14 septembre 335.⁴ Au IV^e siècle la fête annuelle de l'Invention de la Croix se célébrait à Jérusalem également le 14 septembre, et la découverte de la Croix apparaissant dans nos sources écrites seulement après la mort d'Eusèbe vers 339, pourrait indiquer qu'elle eut plutôt lieu vers le 14 septembre 347, date de la consécration de l'église de la Résurrection (l'Anastasis), la rotonde qui abritait le Saint Sépulcre, située derrière la basilique principale.⁵

Selon le récit le plus ancien, celui d'Eusèbe (+ 339), le Saint Sépulcre fut construit sur l'emplacement d'un temple romain, dédié à la déesse Vénus, que l'empereur Adrien bâtit dans les années 130, avec l'intention de préserver le tombeau de Christ, qui était alors devenu un lieu saint pour les Judéo-chrétiens, et de le substituer à un lieu de culte romain.⁶ À Jérusalem le manque de bois de qualité suffisante pour la construction était flagrant : déjà pour construire ses machines de siège en l'an 70, l'empereur Titus dut faire venir du bois d'une distance de 18 kilomètres.⁷ De plus, Eusèbe rapporte que toutes les pierres et les poutres qui faisaient partie du temple romain, considérés miasmatiques, furent écartés.⁸ Selon les sources, il est possible que des morceaux de bois, découverts sous le temple romain, aient pu provenir du I^{er} siècle. Si des inscriptions chrétiennes (comme les graffitis du *Memoria Apostolorum* de S. Sebastiano à Rome) ou d'autres preuves ou témoignages ont été trouvés au IV^e siècle lors des travaux pour démolir le temple romain et ériger une cathédrale chrétienne au Golgotha, il est même possible que ce bois représente l'objet vénéré par la communauté judéo-chrétienne depuis la Résurrection jusqu'à leur déplacement par Adrien vers 135. Bien qu'Eusèbe parle de la

⁴ Ambroise, *De Obitu Theodosii Oratio*, 46-47, PL XVI, coll. 1401-1402, la date de l'an 395 : c'est le premier récit qui décrit l'Invention de la Croix par Hélène, la mère de Constantin. L'histoire de la découverte de la relique fut répétée, avec des variations, vers 402 par Rufin d'Aquilée, *Historia Ecclesiastica*, I.8, *Patrologia Latina* XXI, coll. 476-478; vers 440 par Socrates Scholasticus, *Ecclesiastica Historia*, I.17, ed. G. Hansen, *GCS NF1* (Berlin, 1995), pp. 56-57 et par Sozomenus, *Historia Ecclesiastica*, II.1, ed. J. Bidez, G. Hansen, *GCS NF4* (Berlin, 1995), p. 49; et quelques années plus tard (mais, il semble, avant l'an 449) par Theodoret, *Historia Ecclesiastica*, I.17, ed. L. Parmentier, rev. G. Hansen, *GCS NF5* (Berlin, 1998), p. 65. Sur ce sujet l'excellent ouvrage de P. Maraval, *Lieux saints et pèlerinages d'Orient (IV^e-VII^e siècle)* (Paris, 1985), p. 97, 234-235.

⁵ *Itinerarium Egeriae* 48.1-2, eds A. Francheschini, R. Weber, *CCSL* 175 (2 vols, Turnhout, 1965), vol. 1, pp. 37-90. J. Wilkinson, *Egeria's Travels* (3^e edn, Warminster, 1999), pp. 171-173.

⁶ Eusèbe, *Vita Constantini*, III.26, *GCS* 40, p. 95-96.

⁷ Josephus, *War*, V: 522-523, *Loeb Classical Library* 210, p.164. Voir aussi J. Zias, E. Sekeles, "The Crucified Man from Giv'at ha-Mivtar: A Reappraisal", dans *Israel Exploration Journal* 35/1 (1985), p. 22-27: p. 26.

⁸ Eusèbe, *Vita Constantini*, III.27, *GCS* 40, p. 96.

redécouverte d'un signe ou bien d'un indice (τὸ γνῶρισμα) de la Passion du Christ, enterré sous le temple romain, il ne donne aucune précision.⁹

C'est tôt après la consécration de l'église de la Résurrection en 347, que des parcelles du Bois sont disséminées partout dans le monde romain comme cadeaux privilégiés de l'Évêque de Jérusalem, qui gardait la relique principale en toute sécurité.¹⁰ Ces parcelles ont été, à leur tour, divisées et circulent à travers les réseaux politiques et religieux de l'Empire, de la dévotion personnelle à la consécration d'autels. Paulin, évêque de Nola en Italie (410-431), ayant reçu un morceau du Bois de la Croix de sa parente, Mélanie l'Ancienne, moniale à Jérusalem, en envoya une partie à l'évêque gallo-romain Sulpice Sévère pour la consécration de son église à Primulacium en Aquitaine. C'est la première translation connue de cette relique au nord des Alpes. Paulin en déposa une autre parcelle dans l'autel de son église de Saint-Félix à Cimitile, une ville voisine de Nola, et garda un dernier morceau pour sa dévotion personnelle.¹¹ La relique de Cimitile, une des plus anciennes connues, fut transférée à la cathédrale de Nola : au XVI^e siècle, elle y était encore vénérée, contenue dans une staurothèque d'ébène¹² qui a malheureusement disparu.¹³

Jérusalem fut considérée comme l'épicentre du culte de la relique jusqu'à la conquête arabe en 638, en raison du lieu de sa découverte, de sa fête primitive et de sa réputation miraculeuse.¹⁴ Dans leurs récits des événements en Orient de l'an 545, les sources contemporaines byzantines parlent d'une autre relique miraculeuse de la Sainte Croix à Apamée en Syrie.¹⁵ Il semble qu'il s'agissait d'une très grande parcelle de la relique de Jérusalem, mesurant à peu près une coudée de long (environ 47 cm), qu'un homme de la Syrie aurait enlevée en secret de la ville sainte. En 565, selon une chronique syrienne,

⁹ Eusèbe, *Vita Constantini*, III.30, *GCS* 40, p. 97. J.W. Drijvers, 'Helena Augusta: the Cross and the Myth: some new reflections', dans *Millennium. Yearbook on the Culture and History of the First Millennium C.E.* 8 (2011), pp. 125-174, p. 150.

¹⁰ Le Bois de la Croix apparaît dans les sources écrites pour la première fois dans Cyrille de Jérusalem, *Catéchèses* IV.10, *PG* 33, col. 467-470, X.19, *PG* 33, coll. 685-687 and XIII.4, *PG* 33, col. 777). Ces textes sont datées à l'an 348, 350 ou 351: voir J.W. Drijvers, *Cyril of Jerusalem: Bishop and City* (Leiden, 2004), pp. 56-58. Une inscription trouvée à Tixter en Maurétanie (Khirbet Oum el-Ahdam en Algérie), faisant mention des reliques du Bois, date de vers l'an 359 ou pas longtemps après, tandis qu'une autre, inscrite sur une table d'offrandes funéraires dans une basilique à Rasgunia (Cap Matifou, Algérie), date d'avant l'an 371. Voir Y. Duval, *Loca sanctorum Africae: Le culte des martyrs en Afrique du IV^e au VII^e siècle* (2 vols, Rome, 1982), vol. 1, p. 331-337.

¹¹ Paulinus de Nola, *Epistulae*, ed. W. von Hartel, *CSEL* 29 (Vienna, 1894), pp. 267-268.

¹² C. Ebanista, "Culto della Croce, pellegrinaggi al santuario di S. Felice e riti della settimana santa a Cimitile", dans éd. C. Ebanista, *I misteri della passione di Cristo e i riti della settimana santa a Cimitile*. Coemeterium, 3 (Marigliano, 2004), pp. 11-49: p. 13.

¹³ Communication personnelle: recue au Museo Diocesano di Nola.

¹⁴ *Itinerarium Egeriae* 37.1-4, vol. 1, pp. 80-81.

¹⁵ *Procopius of Caesarea, History of the Wars*, trans. et ed. H.B. Dewing, G. Downey (5 vols, Cambridge MA, 1914-1928), *Loeb Classical Library* 48, 81, 107, 173, 217, vol. 1, *The Persian War*, II.11, pp. 354-359; Evagrius Scholasticus, *Historia Ecclesiastica*, IV. 26, *Patrologia Graeca* 86/2, coll. 2743-2746.

cette relique fut sciée en deux sur la longueur, sur l'ordre de l'empereur byzantin Justin II (565-574), qui emporta une partie à Constantinople, où elle fut exposée à la cathédrale de Sainte Sophie pendant dix jours.¹⁶ Selon Giorgius Cedrenus, historien byzantin, elle fut rejointe par l'autre partie vers 574, et l'on n'entend plus parler d'une telle relique à Apamée après coup.¹⁷ Bien que postérieures de quelques siècles, ces deux sources transmettent d'autres faits (par exemple, les dates d'événements astrologiques) avec précision, et paraissent fiables.

Ce fut ce même empereur, Justin II, qui, à la demande de la reine Radegonde, lui a envoyé en 569 une parcelle de la Croix, qui fut reçue avec honneur¹⁸. D'après la tradition orale des moniales de l'Abbaye Sainte-Croix, elle aurait toujours été conservée au sein du couvent que fonda Radegonde vers 552. Il s'agit probablement de la croix grecque qui est placée devant une partie de bois différent (du cèdre?), coupée en forme de *tau*, pour une croix à double traverse.¹⁹ Il semble que ce soit l'un des premiers dons officiels du Bois de la Croix par Byzance : avant cela, c'était l'Église de Jérusalem seule qui possédait l'autorité de dispenser du Bois sacré. Pendant son règne, Justin donna une relique de la Sainte Croix aussi à l'église de Rome : c'est la *Crux Vaticana* qui se trouve aujourd'hui au Trésor de Saint-Pierre au Vatican. La relique consiste en une petite croix grecque d'environ 2 cm de long et de large. Elle ressemble à la partie supérieure de la relique à l'Abbaye Sainte-Croix, qui a, à peu près, les mêmes dimensions. La chronologie de ces dons impériaux suggère donc qu'ils proviendraient de la relique d'Apamée. Si la tradition syrienne est correcte, il y aurait donc une possibilité d'une réelle provenance de Jérusalem. Rappelons que, selon les données des sources écrites contemporaines, le Saint Bois de Jérusalem serait un objet datant d'avant 135 avec de grandes chances d'authenticité.

La provenance de la relique d'Apamée est intéressante. S'agit-il du *Titulus* qu'Égérie a vu exposé à Jérusalem à côté du Bois de la Croix en 384 ?²⁰ Apparemment non, car selon le pèlerin Antonin de Plaisance, il était toujours exposé à Jérusalem en 570.²¹ Pour les chrétiens de cette période, les dimensions d'une relique étaient elles-mêmes sacrées. On disait déjà au IV^e siècle que bien qu'on divise la relique de la Croix de Jérusalem, sa taille restait la même.²² On pourrait expliquer cela si l'on suppose que, comme c'était le cas avec la relique d'Apamée, la relique de Jérusalem était divisée en longueur, elle préservait

¹⁶ *Chronique de Michel le Syrien, Patriarche Jacobite d'Antioche (1166-1199)*, X.1, trans. et ed. J.-B. Chabot (4 vols, Paris, 1899-1924), vol.1, pp. 284-285.

¹⁷ Giorgius Cedrenus, *Annales*, ed. I. Bekker (2 vols, Bonn, 1838-1839), vol. 1, p. 685.

¹⁸ Venantius Fortunatus, *Hymnus in Honore Sanctae Crucis*, *Patrologia Latina* LXXXVI, coll. 95-96.

¹⁹ Jannic Durand trace la première mention dans les sources écrites au 16^e -17^e siècle. J. Durand, "Le reliquaire de la Vraie Croix de Poitiers: nouvelles observations", *Bulletin de la Société nationale des Antiquaires de France*, 1992, p. 152-168: 166, n. 34.

²⁰ *Itinerarium Egeriae* 37.1-4.

²¹ Antonin de Plaisance, *Itinerarium XX*, trans. J. Wilkinson, *Jerusalem Pilgrims before the Crusades* (éd. rev., Warminster, 2002), p. 139.

²² *Epistula XXXI.6*, Paulinus de Nola, *Epistulae*, p. 274.

ainsi son apparence originelle. Si la tradition d'Apamée est correcte, cela voudrait dire que le Bois de la Croix à Jérusalem avait lui aussi une longueur d'environ une coudée. Cela correspondrait avec le récit d'Égérie de 384, qui nous rapporte que l'évêque de Jérusalem gardait toujours une main à chaque extrémité du Bois quand, assis à une table, il exposait la relique aux fidèles à Pâques.

On pourrait ensuite faire référence au récit d'Adomnan, qui décrit le pèlerinage d'Arculf et sa visite à Constantinople vers 685.²³ En ce temps-là, la relique de Jérusalem avait été ramenée dans la capitale pour la mettre à l'abri des Arabes, qui avaient pris la ville sainte en 638. Adomnan nous dit que la relique était en trois parties, exposée dans une châsse à la cathédrale Sainte-Sophie. Une de ces pièces avait été arrangée pour former la traverse, avec les deux autres placées pour former le tronc vertical. Selon lui, ces deux derniers avaient l'apparence de provenir du même morceau de bois, divisé en deux. Selon notre hypothèse, ceux-ci seraient les deux morceaux d'Apamée (chacun mesurant une coudée de long) et celui de Jérusalem (probablement aussi environ une coudée de long). Adomnan donne aussi les dimensions de l'autel sur lequel leur châsse reposait : il mesurait exactement deux coudées de long par une coudée de large. Ce fait conforte l'hypothèse que non seulement ces trois pièces sont la relique de Jérusalem et les deux parties de celle d'Apamée, divisée en deux (voir plus haut), mais que la relique d'Apamée aurait pu provenir de celle de Jérusalem, ou au moins en avait l'apparence, car elle aurait à peu près la même longueur maximum d'une coudée de long.

Ce fut seulement quelques années plus tard que le pape Serge I^{er} (687-701), à l'exemple de Constantinople, institua à Rome sa propre fête de la Croix, également le 14 septembre.²⁴ Il exposa à la vénération publique une relique modeste du Bois qu'il avait redécouverte vers 690 dans une croix dorée de style byzantin au Trésor de Saint-Pierre au Vatican. Selon le *Liber Pontificalis*, l'Empereur Constantin avait donné à la Basilica Sessoriana de Rome (Santa Croce in Gerusalemme) une parcelle de la Sainte Croix couverte d'or et de bijoux, le pape Hilaire (461-468) avait fondé une chapelle de la Sainte Croix au Latran et le pape Symmache (498-514) en avait fondé une autre à la basilique de Saint-Pierre au Vatican ; et pourtant, les reliques romaines de la Sainte Croix ne semblent pas avoir attiré la même dévotion qu'à Jérusalem ou Constantinople.²⁵ Cela se perçoit dans une lettre d'Avitus, évêque de Vienne (494-518), qui, en admettant que Rome possédât en quantité la relique, préfère s'adresser à Jérusalem pour obtenir une précieuse

²³ Adomnanus, *De locis sanctis*, III.3, pp. 228-229.

²⁴ *Liber Pontificalis*, trad. et éd. L. Duchesne, *Le Liber Pontificalis. Texte, introduction et commentaire* (2 vols, Paris, 1886, 1892), vol. 1, p. 374. On identifie celle-ci avec la *crux gemmata*, maintenant disparue, contenant à son centre un fragment modeste du Bois, qui fut redécouvert au début du XX^e siècle dans l'autel de la Chapelle de Saint Laurent. Voir E. Thunø, *Image and Relic: Mediating the Sacred in Early Medieval Rome* (Rome, 2002), p. 17-21.

²⁵ Don de Constantin : *Liber Pontificalis*, vol. 1, XXXIV, p.179. J.W. Drijvers, 'Helena Augusta: the Cross and the Myth: some new reflections', dans *Millennium. Yearbook on the Culture and History of the First Millennium C.E.* 8 (2011), p. 125-174, pp. 144-146. Chapelles au Latran et au Vatican : *Liber Pontificalis*, vol. 1, XLVIII, p. 242; *Liber Pontificalis*, vol.1, LIII, p. 261.

esquille sans « hésitation et doute ».²⁶ Grégoire le Grand (590-604) semble être l'un des premiers à répartir les reliques de la Croix : de petits éclats de bois, enveloppés d'habitude avec d'autres reliques insignes. Cela donne aussi l'impression que l'Église de Rome ne possédait pas la relique en grande quantité, et donc prenait grand soin de sa conservation, avec estime pour les plus petites parcelles.

Rome continua de chercher et d'accepter de Jérusalem et de Constantinople des reliques de la Sainte Croix pendant tout le Moyen Âge. À première vue les dons de reliques de la Croix furent plutôt rares jusqu'à la fin du XI^e siècle, quand le pape Urbain II commença à distribuer de nombreuses reliques du Bois, consacrant des autels à travers la France avant la Première Croisade. Bien que l'on ne connaisse pas la provenance de ces reliques, l'Empire byzantin a été proposé comme une source d'approvisionnement vraisemblable.²⁷ L'ère des Croisades marque aussi un développement de la tradition liant la relique de la Croix à Rome. Il faut noter que le premier récit connu de la tradition que l'impératrice Héléne ait amené une relique de la Croix à Rome remonte vers l'an 1100, bien que celle-ci fût déposée non pas à S. Croce mais au Latran. La présence du *Titulus* à S. Croce, aussi, est datée à cette période par le sceau du Cardinal Gerardo Caccianemici, le futur pape Lucius II (1144-1145), sur sa châsse, datant probablement de la rénovation de S. Croce, effectuée par celui-ci quelques années avant lorsqu'il en était responsable.²⁸ Cet objet, qu'une analyse scientifique italienne a daté des années 980-1146, a été interprété comme une copie d'une relique authentique ou bien d'une icône religieuse, présentée aux fidèles avec l'apparence de l'objet original.²⁹ Il est donc facile de comprendre que lors de sa redécouverte en 1492, à la suite de travaux de rénovation, une confusion eut lieu avec la relique dont parlaient les pèlerins des siècles précédents : elle y gagna sa réputation d'authenticité.³⁰ Toutefois, l'église romaine possédait des reliques importantes du Bois de la Croix, certaines acquises très probablement dès la distribution primitive de la relique par l'Église de Jérusalem au milieu du IV^e siècle.

Toutes ces manipulations et la création de légendes populaires, la confusion entre des objets authentiques et ceux qui leur ressemblaient, paraît assez compréhensible. Par exemple, la Cruz de la Victoria est une croix en bois de chêne, préservée à la cathédrale Saint-Sauveur d'Oviedo. Bien qu'elle ne soit pas considérée comme une relique de la Sainte Croix, la tradition affirme que le roi Pélage des Asturies porta cette croix en bois dans une bataille contre une armée musulmane en 722. Sa datation par radiocarbone a montré, par contre, qu'elle ne remonte qu'au début de X^e siècle, et est ainsi

²⁶ Avitus de Vienne, *Epistula XVIII*, PL LIX, col. 236. Avitus de Vienne, *Epistula XXIII*, coll. 239-240 communique sa gratitude au patriarche de Jérusalem.

²⁷ P. Frankopan, *The First Crusade: The Call from the East* (Cambridge MA, 2012), p. 106.

²⁸ Drijvers, *Helena Augusta*, p. 145; S. Infessura, *Diario della città di Roma di Stefano Infessura scribasenato*, ed. O. Tommasini (Rome, 1890), p. 270.

²⁹ F. Bella, C. Azzi, 'C14 Dating of the Titulus Crucis', *Radiocarbon* 44/3 (2002), pp. 685–689: p.688.

³⁰ C'est en fait au XV^e siècle que les sources commencent à parler d'une translation des reliques de la Croix de S. Croce de Jérusalem par l'impératrice Héléne. Voir Drijvers, *Helena Augusta*, p. 145.

contemporaine de la croix-reliquaire qui la contient, offerte par le roi Alfonso III en 908.³¹ Il est donc possible que d'autres croix processionnelles ou liturgiques aient acquis une réputation de reliques de la Croix, en raison de légendes ou même de miracles.³²

Suite à la prise de Jérusalem par les Croisés en 1099, on sait bien qu'une relique de la Sainte Croix fut découverte et de nouveau distribuée.³³ Depuis lors, le nombre de reliques du Bois de la Croix en Occident se multiplia rapidement. Des reliques byzantines de grande antiquité furent aussi disséminées à travers les cathédrales et les palais d'Occident après la chute de Constantinople lors de la Quatrième Croisade en 1204. Après la prise de Jérusalem par les arabes en 1244, le Royaume de Jérusalem s'éteignit avec la prise d'Acre en 1291. La conquête de Constantinople par les Ottomans en 1453 fit en sorte que, des grands patriarchats de l'Empire Romain, seule l'Église de Rome subsistait effectivement. Avec sa propre fête et la distribution de ses reliques, elle représentait le dernier refuge de la relique pour le monde Chrétien.

Quelles que soient leurs origines, les reliques de la Croix occupent une place importante dans la chrétienté en tant qu'icônes de la foi. Elles représentent aussi une partie insigne de notre patrimoine religieux. La collaboration entre l'Église et la Science nous offre aujourd'hui des nouvelles données sur ces témoignages matériels qui nous aident à mieux comprendre notre histoire religieuse.

³¹ C. Garcia de Castro, Cruz de la Victoria", dans ed. C. García de Castro Valdés, *Signum Salutis, Cruces de orfebrería de los siglos V al XII* (Oviedo, 2008), pp. 157-165; A. García Álvarez-Busto, I. Muñiz López, *Arqueología Medieval en Asturias* (Gijón, 2010), 49.

³² P. Argenti and H. Rose, *The Folklore of Chios* (Cambridge, 1949), vol. I, p. 272, n.3.

³³ Albert of Aachen, *Historia Ierosolimitana: History of the Journey to Jerusalem*, trans. et ed. S. Edgington, VI.38, pp. 450-453; Raymond d'Aguilers, *Historia francorum qui ceperint Jerusalem*, trans. J. Hill et L. Hill (Philadelphia, 1968), p. 154.